

TCHERNOBYL

5 ANS APRÈS

*Il y a juste cinq ans,
le réacteur 4 de la
centrale Lénine de*

*Tchernobyl
explosait. Ce 26 avril*

*1986, le monde
découvrait une*

*terrible catastrophe
nucléaire, aux*

multiples retombées.

*Aujourd'hui,
l'endroit maudit est*

*enfoui sous une
chape de plomb,*

*sous un sarcophage
qui devait tenir*

*vingt ans, et qui ne
sera efficace que sept*

ans...

*L'envoyée spéciale
du « Parisien » est*

*retournée à
Tchernobyl, à la*

*limite de la zone
déserte, des barbelés*

interdits. Là, vivent

*encore des milliers
de personnes, des*

*enfants jouent, et la
vie continue, malgré*

tout.

*Mais derrière le
témoignage de*

Volodia, fermier de

soixante ans, et les

yeux de Svetlana, sa

petite-fille de huit

ans, il y a la

résignation ou la

colère. Et la

certitude d'une mort

annoncée...

Kiev
De notre envoyée
spéciale
Jacqueline Meillon

« Ici, la mort est invisible. » Volodia a soixante ans. Il est fermé dans un kolkhoze ukrainien à Zelionaia Poliana, et il est venu, ce mardi 23 avril, jusqu'au village de Polleskoe acheter une bicyclette à sa petite-fille, Svetlana, huit ans.

Tous deux vivent dans la zone polluée par l'explosion de Tchernobyl, à une cinquantaine de kilomètres de la centrale nucléaire. Car on admet enfin aujourd'hui, cinq ans après, que deux mille villages environ ont été touchés par les retombées radioactives. En dehors de la zone interdite (trente kilomètres autour de la centrale), deux millions de kilomètres carrés de terres agricoles sont désormais considérés comme contaminés. Ce qui concerne au total 830 000 habi-

tants dont 250 000 seulement ont été évacués.

De part et d'autre de la route qui conduit vers la région fortement contaminée de Naroditchi, à l'ouest de Tchernobyl, Volodia indique du geste la direction de villages abandonnés pour cause de radioactivité : Iablonski à sept kilomètres d'ici, Chevtchenko à neuf kilomètres, et Boher dont le nom signifie castor, emprisonnés derrière les fils barbelés de la zone interdite. Le chauffeur, Vladimir, avouera un peu plus tard avoir reçu un choc en voyant ces barbelés. C'est la première fois qu'il osait s'aventurer depuis l'accident dans cette région devenue maudite.

Le village de Volodia, lui, n'a pas été évacué mais, chaque mois, on vient mesurer avec un dosimètre le taux de radioactivité des jardins, des logements et même du lait que les habitants conservent chez eux pour le bétail. Des mesures pour rien car, nocifs ou pas, les produits qu'ils continuent à cultiver chez eux seront contaminés comme par le passé : « On nous interdit d'aller nous promener dans la forêt, de cueillir des framboises, des champignons ou des fruits, mais nous le faisons quand

même. C'est une habitude. Comment faire comprendre aux enfants que ces fruits sont dangereux alors qu'ils ont le même goût qu'avant. »

Les jeunes s'en vont

Volodia cultive aussi son potager malgré les risques encourus. Car le danger est toujours là et il le sait : « Tous les jours, nous parlons de ce qui nous est arrivé. Savez-vous que, dans tous nos villages, nous mourons plus rapidement qu'avant Tchernobyl, et les jeunes s'en vont. C'est normal. Mon fils est parti car sa femme, originaire d'un village évacué, a pu obtenir un appartement proche de Kiev. »

En fait, en Ukraine — et comment faire autrement — la vie continue comme si rien ne s'était passé. La route que nous suivons depuis Kiev semble avoir été refaite comme pour recouvrir toute trace de poussière radioactive. « Ici, on enterre la mort, dit une babouchka, une de ces femmes

typiques de la région, sous son fichu rouge. Nous sommes dans la vallée du Dniepr, le berceau slave où, il n'y a pas encore si longtemps, on pratiquait les anciens rites agraires en costume traditionnel. Un passé balayé à tout jamais et en quelques heures le 26 avril 1986.

Dans tous les villages traversés, le pays apparaît haut en couleur : maisons de briques puis de bois aux volets bleus protégés de la route par des palissades vertes. A Demydiv, Dimer, Katushanka, Poleskoe, la neige persiste encore un peu. Beaucoup de forêts, de pins, de sapins, des érables et des bouleaux. Et des rivières comme la Zdvizh ou la Uzh riches en poissons, mais aussi en pollution et dans lesquelles, pourtant, on continue à pêcher. « On nous a dit que le Dniepr était contaminé, mais on ne nous parle pas des autres rivières. Alors, nous fermons les yeux et nous y pêchons quand même. Parfois aussi, nous nous

y baignons », avoue Vladimir. Quant au bois des forêts, pourtant reconnu radioactif, il sert à se chauffer.

Zalezzi, 670 habitants en 1989, 500 aujourd'hui. « On meurt ou on part », dit Natacha, quatorze ans. Sa mère est morte il y a deux ans, mais on ne sait pas de quoi ! Le matin même, le « médecin permanent » est passé dire que deux enfants du village avaient été contaminés et devaient se soumettre à des analyses. Dans un journal local, un journaliste a titré : « Les villages meurent deux fois. » La première, c'était le 26 avril 1986 ; la seconde c'est aujourd'hui. Cinq ans après, on s'aperçoit que toutes les précautions n'avaient pas été prises : « On parle d'évacuer vingt-huit villages et quarante-trois hameaux supplémentaires en Ukraine et une vingtaine en Biélorussie », souligne Nadia.

A quelques kilomètres, plus loin, le docteur est mort des suites d'un cancer. Il avait

*Ici, c'était agréable.
Il y avait les forêts,
les plaines. C'était
l'endroit idéal.*



Paraska, quatre-vingt-dix ans, n'a pas voulu quitter sa ferme, pourtant située en pleine zone contaminée. Comme d'autres paysans, elle continue d'utiliser l'eau de son puits.

La catastrophe en chiffres

La catastrophe du 26 avril 1986 s'est révélée d'une ampleur dramatique :

► Les hommes

■ 31 morts par irradiation (bilan officiel) : 29 les premiers mois, deux autres depuis cinq ans. Mais 7 000 à 10 000 morts, selon le responsable scientifique chargé de surveiller la zone après l'accident. Immédiatement démenti.

■ 600 des 210 000 « liquidateurs »

(chargés de la décontamination du site et de la construction du sarcophage) morts en cinq ans.

■ 145 adultes et 16 enfants malades des rayons.

■ 100 000 habitants évacués en cinq ans.

■ 800 000 personnes encore à déplacer, selon Moscou.

■ 130 000 décès par cancers dans les soixante-dix ans à venir.

■ 10 ans de prison pour le chef de la centrale, pour « incompétence criminelle ».

► Les moyens

■ 600 000 tonnes de béton pour recouvrir le réacteur accidenté.

■ 183 tonnes de combustible réactif enfouies sous le sarcophage.

■ 1 000 m² de fissures sur ce même sarcophage.

■ 500 000 m³ de terre retournée, et

400 hectares de forêts coupés pour décontamination.

► Les contaminations

■ 90 bombes d'Hiroshima en équivalent de radioactivité.

■ 2 millions d'hectares de surface agricole irradiés.

■ 10 000 km² contaminés par le césium 137. Sa durée de vie est de 30 ans. Pas de retour à la vie normale possible à Tchernobyl avant un bon siècle.

quarante-deux ans. Tout le village doit être évacué avant 1992. Naroditchi : quatre cents familles sont déjà parties et cent quatre-vingts autres sont inscrites dans un kolkhoze de la région de Popilianski. Devant moi, Antossia, Liouba et Petro « prennent le frais ». Ils ont entre soixante-dix et soixante-dix-sept ans. Petro a un surnom : on l'appelle l'évacué. Il habitait en effet, au moment de l'explosion, le village de Dovgui Lis qui a été déserté en 1986. On l'a relégué à Naroditchi et, maintenant, il doit de nouveau partir : « Je refuse, s'écrie-t-il. On ne peut pas me forcer. Je ne partirais pas. » Liouba, elle, a accepté de s'en aller avec sa fille. Il ne reste plus qu'un quart de la population de ce village de terre battue et qui sera bientôt oublié, et tandis que, de la maison d'à côté, parvient une musique de rock assez insolite dans ce décor, Liouba se met à rire : « Nous avons l'intention de vivre jusqu'à cent ans ! »

Sur le chemin du retour, nous traversons Khristinovka, village abandonné et toujours contaminé. Une seule famille vit là, celle du directeur de l'école du village voisin. « Nous partirons à la fin de l'année scolaire, dit la mère, Galina. Et mon fils, Victor, qui a treize ans, est malade ; alors, nous, nous ne mangeons plus rien d'ici. Dites aux pays étrangers de prendre nos enfants et de les soigner », lance-t-elle.

Tous ceux qui partent abandonnent leurs biens derrière eux. Mais en quittant leur maison, certains ont barré leurs fenêtres de morceaux de bois pour que le vent ne les brise pas. « Ils pensent tous revenir », explique Galina. Ici, c'était agréable. Il y avait les forêts, les plaines. C'était l'endroit idéal... »